

Scandales politico-culturels

Réal La Rochelle

Numéro 105, hiver 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24028ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

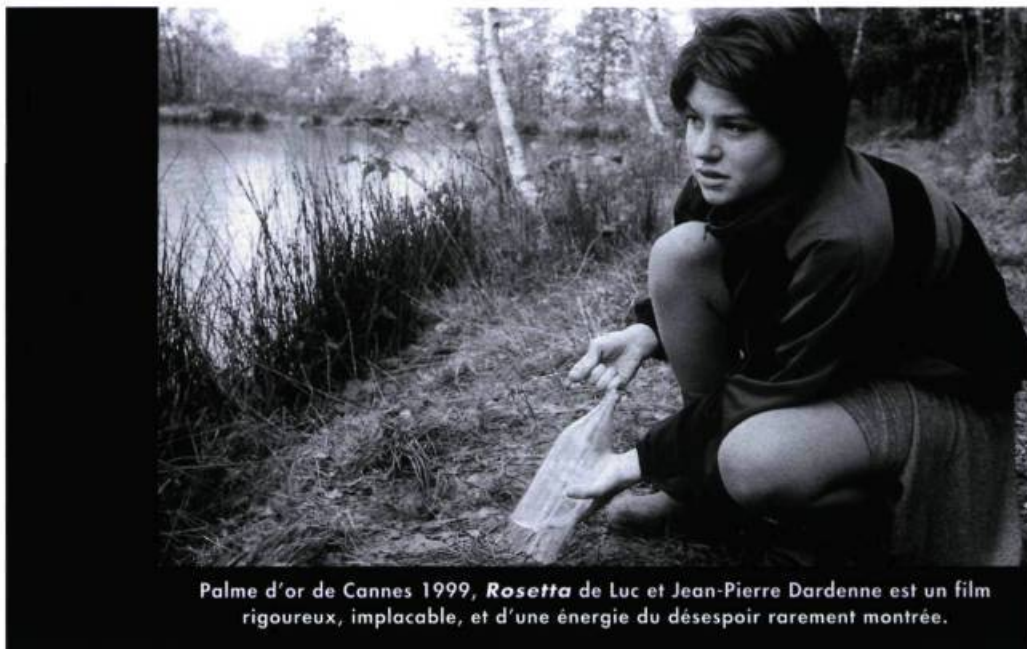
Citer ce compte rendu

La Rochelle, R. (2001). Compte rendu de [Scandales politico-culturels]. *24 images*, (105), 34–35.

SCANDALES POLITICO-CULTURELS

PAR RÉAL LA ROCHELLE

Les aléas de l'actualité du cinéma en vidéo entraînent parfois des événements surprenants. En témoignent deux parutions récentes. La vidéocassette de *Rosetta*, de Luc et Jean-Pierre Dardenne, est au Québec une première absolue; de son côté, l'édition DVD du *Nashville* de Robert Altman offre, vingt-cinq ans après la sortie du film, la première version vidéo qui, en restituant l'écran large de l'original, permet de prendre la vraie mesure de la mise en scène du cinéaste pour un film clé dans l'histoire du cinéma américain indépendant.



Palme d'or de Cannes 1999, *Rosetta* de Luc et Jean-Pierre Dardenne est un film rigoureux, implacable, et d'une énergie du désespoir rarement montrée.

Ces incongruités en disent long sur les nouveaux lieux éclatés du cinéma, sur les ambiguïtés de la réception de certains films réputés «difficiles», enfin sur les scandales politico-culturels que ces types de films véhiculent dans leur discours et leur écriture.

Quels lieux pour le cinéma?

Qu'une œuvre récompensée par la palme d'or à Cannes en 1999, doublée d'un prix d'interprétation féminine, ne soit montrée au Québec ni dans un festival, ni en salle, paraît invraisemblable. C'est pourtant le mauvais sort ayant frappé *Rosetta*, qui a néanmoins obtenu sa sortie commerciale au Canada anglais, ce pourquoi la vidéocassette maintenant disponible ici est incrustée de sous-titres anglais. D'où le paradoxe

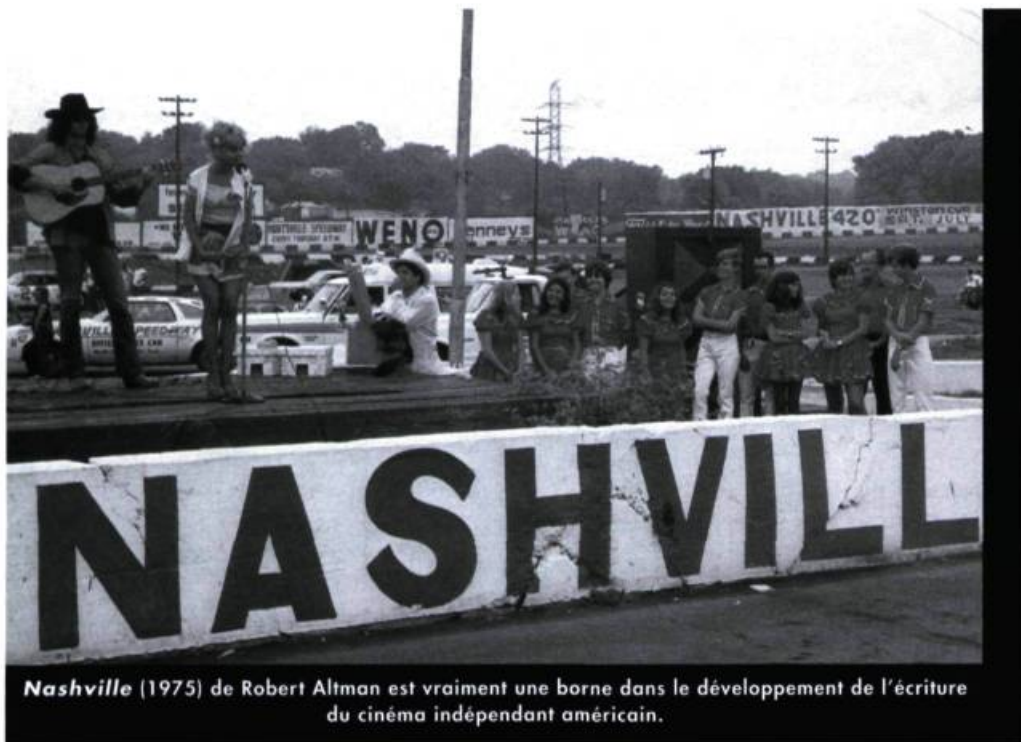
d'être privé d'une version originale française tout en étant gratifié d'une sortie vidéographique.

À vue de nez, la première d'un film en vidéo peut paraître un ersatz, mais c'est aussi, en même temps, une sorte de lutte contre le néant. Il est important de ne pas perdre de vue cette réalité que la vidéo est un nouveau lieu du cinéma, à part entière, et pas seulement comme «cinéma de répertoire», mais de plus en plus comme plate-forme de sortie pour plusieurs films, quelques-uns d'auteur.

C'est le cas de *Rosetta*. La tempête déclenchée à Cannes par le fait qu'il ait reçu deux prix majeurs en dit long sur le mépris médiatique qui a accablé ce film. S'il faut saluer, une fois de plus, le courage exemplaire du jury, il apparaît que ce choix a quand même ébranlé le monde de la dis-

tribution, tiraillé entre son désir de mettre la main sur une palme d'or, la cherté soudaine du film et le sentiment — selon une prudente logique commerciale — que ce titre était risqué pour l'exploitation et la réception.

Rosetta est un film rigoureux, implacable, d'une énergie du désespoir rarement montrée (barbare et haletant de rage, comme le disait Pasolini). Une œuvre dont le propos et l'écriture défient toute logique des codes cinématographiques, qui se tient toujours très collée à sa protagoniste, à sa chair (cris, maux de ventre, sueurs, paroles rares et sèches, respiration bruyante), proche aussi du métal des machines, de l'exiguïté de la caravane-maison, du suintement des éléments naturels (rivière boueuse, bosquets froids, arbres humides). Les lieux sont tout comme de minuscules enclos dans lesquels on recherche l'impossible



Nashville (1975) de Robert Altman est vraiment une borne dans le développement de l'écriture du cinéma indépendant américain.

confort mais dont on est toujours violemment expulsé.

Film de la conscience exacerbée, *Rosetta* a été tourné à Seraing, ville industrielle wallonne maintenant sinistrée où, comme l'écrit Carmelo Virone, «les charbonnages ont fermé, l'industrie s'est restructurée... Certains quartiers où l'activité, naguère, battait son plein, apparaissent aujourd'hui comme des zones mortes ou ruinées, au destin suspendu» (*L'image, le monde*, n° 1, automne 1999). La lutte pour la survie peut y devenir implacable, tourner à l'inhumain. Ce portrait sans complaisance, chirurgical et empathique, Luc et Jean-Pierre Dardenne l'ont brossé avec une pureté dure, exemplaire. De tels coups de poing peuvent ébranler certains distributeurs, voire les apeurer. Des lieux habituels de cinéma (festivals, salles) en deviennent dès lors muets.

Mais quand d'aventure *Rosetta* apparaît sur le marché de la vidéo, quel silence gênant aussi de la part du monde médiatique, qui ne semble pas concevoir qu'on puisse traiter cet état de fait comme une véritable sortie et lui accorder toute la place et l'attention qu'il mérite.

Politique, culture, assassinat

Le cas de *Nashville* est différent, certes, quoiqu'il apporte aussi un éclairage sur les difficiles parcours des films qui suscitent le malaise, ou encore l'indignation. Il aura fallu attendre vingt-cinq ans avant que ce grand film de Robert Altman ne trouve sa juste édition en vidéo.

Précédée de versions en vidéocassette et en vidéodisque ratatinées par le plein écran, détruisant donc toute la mise en scène de l'écran large, la récente parution en DVD donne enfin au film sa véritable dimension et sa qualité originale. Qui plus est, cette édition permet au cinéaste de faire un commentaire sonore sur l'ensemble du film, un discours réflexif qui vaut la peine qu'on l'écoute, une fois le film savouré dans toutes ses valeurs visuelles et sonores.

Car *Nashville* est vraiment une borne historique dans le développement de l'écriture du cinéma indépendant américain. Non seulement son montage offre-t-il une polyphonie très structurée de multiples séquences en divers lieux, non seulement son écran

large permet-il une mise en scène très complexe, avec de nombreux personnages (24 rôles de premier plan), étalée autant sur les surfaces bidimensionnelles que dans la profondeur de champ, mais *Nashville* réussit en outre, sur le plan sonore, à faire éclater les tonalités aplaties de la postsynchro et à mettre en place des enchevêtrements et des couches sonores multiples. Altman explique qu'il a tourné avec deux magnétophones de huit pistes chacun (une première, cet usage du multipiste), reliant les acteurs à l'enregistrement par de minuscules micros cachés. Le son choisi est celui du direct (musiques, dialogues et bruits), auquel seulement quelques retouches indispensables ont été faites en postsynchro.

Par-dessus tout, les commentaires d'Altman s'attachent à préciser la vraie dimension du film, trop vu autrefois comme une simple caricature de la musique country hyperconservatrice de Nashville. Le film met d'abord en scène, puis l'installe comme un leitmotiv de fond, le monde politique américain, grâce au déroulement d'une campagne électorale de primaires. C'est le politique qui est la colonne ver-

tébrale de *Nashville*, où se greffent en arrière-plan les assassinats des Kennedy, la guerre du Viêt-nam, le scandale du Watergate. Un politique intimement lié aussi à l'expression culturelle musicale, populaire et populiste, un zoo où s'agglutinent et paraded stars et rêveurs de gloire. Comme le précise le réalisateur, «*Nashville* apparaît en creux comme le microcosme du syndrome hollywoodien».

Pas étonnant alors que le grand finale du film se déroule devant un bâtiment invraisemblable appelé le «Parthénon», mettant en scène un habile mélange de rallye politique et de concert musical, au terme duquel l'assassinat «en direct» d'une star déchue symbolise les Kennedy en amont, John Lennon en aval (Altman précise en souriant: lorsque l'assassinat de l'ex-Beatle est survenu quelques années après la sortie de *Nashville*, quelques médias ont même laissé entendre que la fin du film en avait donné l'idée à un illuminé!).

Nashville, du haut de ses vingt-cinq ans qui coïncident avec la fin du siècle, permet donc aujourd'hui de continuer à réfléchir sur cette curieuse sensibilité américaine où politique et culture forment un grand spectacle destructeur, dans lequel réalité et virtualité se confondent jusqu'à l'hallucination. ■

Collaboration à la documentation: Stéphane Larouche.

RÉFÉRENCES

- *Rosetta*. Belgique, 1999, de Luc et Jean-Pierre Dardenne. Édition vidéo: Alliance Atlantis, 2000. Plein écran. Coul., 95 min. Version originale française avec sous-titres anglais.
- *Nashville*. États-Unis, 1975, de Robert Altman. Édition DVD: Paramount, 2000. Écran large. Coul., 160 min. Version originale sans sous-titrage optionnel. Compléments: documentaire vidéo avec Robert Altman, commentaire verbal par le réalisateur, bande-annonce.